

ensuite par les opinions des philosophes que les jeunes Romains allaient déjà étudier à Athènes. Le jour même où Virgile prit la robe virile à Milan, Lucrèce mourut, qui, dans son poème, avail raillé, avec l'ironie d'un moderne, l'intervention des Dieux dans les choses de ce monde :

Neve aliqua divùm volvi ratione putemus.

. . . . .

Nequaquam nobis divinitus esse paratam

Naturam rerum (1). . . . .

Cette philosophie d'Epicure qui plaçait dans les sens toute l'autorité scientifique, toute la règle morale, convenait parfaitement aux esprits lourds et positifs des Romains, elle semblait leur apporter à la fois une consécration et un raffinement nécessaires; cependant elle ne satisfaisait point entièrement leur naturel qui les entraînait vers des croyances plus pesantes encore et à la fois plus fougueuses. Le paganisme chancelant cherchait à se recruter, en Egypte et en Asie, où la matière avait été divinisée sous mille formes splendides. La cupidité et la débauche avaient été intronisées dans Rome avec tous ces dieux venus d'Orient; la subtilité des vaines discussions, autre peste plus dangereuse, y avait été apportée par les déclamateurs de la Grèce, cette progéniture inextinguible des sophistes. La dissolution s'attaquait ainsi, à la fois, au corps, à l'ame, à l'esprit; la grandeur romaine tombait en putréfaction au comble même de sa puissance. Les temps étaient consommés; le Christianisme était devenu nécessaire pour fermer l'ulcère du monde, il allait paraître; mais loin de l'attendre dans les prières, Rome noyait tout respect, toute croyance dans ses inquiètes saturnales; et c'était dans la troupe des pourceaux d'Epicure que se pressaient et

(1) De natura, lib. V.